

SCÈNE

Nina Santes, émouvante zombie

République Zombie puise son souffle au plus profond de l'être et agit comme un cataplasme. Un bijou scénique présenté la semaine dernière à Antigél.

MARDI 11 FÉVRIER 2020 CÉCILE DALLA TORRE



Betty Tchomanga déploie sa puissance physique et vocale dans "République Zombie". MARGAUX VENDASSI

DANSE CONTEMPORAINE Des flashes de lumière nous plongent d'emblée dans cette envoûtante et captivante *République Zombie*, dernière création de Nina Santes dont la première était présentée jeudi par le Festival Antigél ([notre interview de jeudi dernier](#)). En 2018, la jeune artiste française était déjà invitée à Genève avec *Hymen Hymne*. La pièce autour de la figure de la sorcière donnait le ton de ses recherches scéniques porteuses de réflexion sociétale post-genre, post-colonialiste et post-capitaliste.

Ici, les corps, absents au monde, ne répondent plus aux diktats et s'émancipent en allant chercher au plus profond d'eux. Ils ont encore la force de puiser un souffle de vie qu'il faut réactiver. Sur des marches blanches montées en estrade,

trois figures interloquées, bouches bées, émettent un son discret qui vient des tripes. Par la ventriloquie d'abord, et par le chant ensuite, toutes les trois font sortir les graves et les aigus de leur costume à épaulettes, chacune dans sa propre tessiture.

Repenser l'altérité

Figures de freaks des «zoo humains», pantins désarticulés, poupées mécaniques aux battements de paupières incessants, elles ne sont plus tout à fait connectées au réel. Le regard hagard, Nina Santes disparaît parfois de la scène en glissant furtivement le long des marches pour camoufler son corps reptilien derrière un rideau. En bermudas blanc, Betty Tchomanga – née d'un père camerounais et d'une mère française –, interprète phare de la chorégraphe cap-verdienne Marlene Monteiro Freitas, laisse entendre le bruit de ses bottes noires. Soa de Muse, abandonnant sa tunique immaculée pour dévoiler un leggings sur lequel il-elle a enfilé une culotte échancrée, donne aussi de la voix, dans une sorte de basse continue qui soutient le trio à l'unisson.

La pièce doit beaucoup au travail de sonorisation – grâce à ses micros au sol – qui amplifie les zapateados des trois interprètes portant des fers aux semelles, et réverbère les échos dans des boucles sonores qui se déchaînent et vont crescendo. Une voix déchire le silence, les spots verts clignotent dans les cintres du théâtre et un cri perce longtemps dans la nuit.

A son paroxysme, *République Zombie* fait surgir les «zombies» de l'ombre convoquant une bonne part de l'histoire de l'humanité, marquée par des siècles d'obscurantisme et de colonialisme. Ce *Mad World* chantonné au micro est définitivement celui où l'on craint d'autant plus l'ennemi, les virus et la contagion, mais aussi l'altérité.

La deuxième partie du spectacle, où le public s'installe sur le plateau parmi les interprètes et façonne la terre argileuse de ses propres mains pour insuffler la vie, agit comme un cataplasme. Le renouveau vient après la peur.